

reux et glorieux de 1859, dans sa préparation comme dans son accomplissement, n'est qu'un effort énergique pour faire exactement le contraire de ce qu'on fit dans la première explosion du sentiment national. L'idée appartenant à tous on trouva les mots pour l'exprimer et la rendre populaire : éviter à tout prix les *quarantottate* ; tel fut le mot d'ordre, et tel fut le symbole de la victoire !

Cependant, même à travers ses grandes illusions, ses négligences et ses folies, rien de plus lumineux et de plus pur que ce mouvement de 1848 ! Que de noble sang versé, que de sacrifices endurés, que de courage déployé dans cette première guerre de l'Indépendance italienne, qui venait après 400 ans de servage ! C'est bien ce sang, ces sacrifices, ce courage qui enfantèrent les prodiges de 1859 et 1860. C'est aux hommes de la veille que nous devons ce que nous sommes aujourd'hui ! Devant leurs tombeaux sacrés, un seul et unique sentiment jaillit du cœur des Italiens : le sentiment de la vénération et de la reconnaissance !

Honneur à ces hommes, à ces martyrs qui se sont dévoués lorsque la victoire paraissait encore un rêve !

Tant que l'Italie durera, elle devra en garder le souvenir, et plus elle sera grande et heureuse, plus elle devra s'incliner devant les généreux qui ont préparé sa grandeur !

LA PERMISSION

Le Capitaine.

Varon, conscrit.

La cour de la caserne est déserte sous un grand soleil. Au beau milieu, le capitaine, un bon gros père, tout rouge. Varon traverse la cour en hâte et arrive près de lui.

Le Capitaine—Ah ! vous voilà, Varon ?

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine—Je vous ai fait demander, Varon, parce que je ne suis pas content de vous. *Etonnement respectueux et muet de Varon.* C'est-à-dire que je suis enchanté de vous, enchanté, sacrebleu ? Vous êtes le meilleur soldat de ma compagnie.

Varon—Mon capitaine..

Le Capitaine—Me coupez pas. Le meilleur. Vous êtes propre..vous êtes des rares qui se lavent, et à fond, les deux pieds ! Vous savez vot' théorie sur le bout du doigt..vos armes sont tenues comme des pièces d'état-major..vous êtes un modèle et je vous propose à tous en exemple. Je vous fais là, sacrebleu, des compliments gros comme ma cuisse, que je n'ai pas pour habitude de faire, non ! Mais vous, c'est particulier. Seulement, en même temps que tout ça, je ne suis pas content de vous.

Varon—Mais..non..

Le Capitaine—Pourquoi ? Je vais vous le dire. Je vous ai fait donner les galons de premier soldat, vous allez passer caporal dans quinze jours. Vous serez sergent quand vous voudrez si vous continuez. Tout ça c'est très gentil. Mais il y a une chose qui me chiffonne, et depuis longtemps, et qu'est pas naturelle, sacrebleu ? Vous ne devinez pas ?

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—Eh bien, c'est que vous ne demandez jamais de permission le dimanche, sacrebleu !

Varon—Moi !

Le Capitaine—Oui, vous, nom d'une quille. Je voudrais vous en donner. Vous êtes le seul qui les méritiez ? M'en demandez pas ! Mettez-vous à ma place ? De quoi est-ce que j'ai l'air, moi, vot'supérieur ? Va falloir maintenant que ça soye moi qui me mette à votre disposition ? C'est un peu fort ! Enfin, je l'fais tout de même, parce que j'pense que vous êtes tout neuf, que c'est votre première année, que vous êtes timide et que vous n'osez peut-être pas ? Faut oser, mon vieux.

Varon—Mon capitaine..

Le Capitaine—Ça suffit. Je vous donne la journée.

Varon—Mon capitaine..

Le Capitaine—Quoi ? Ah ! La journée avec la nuit, bien entendu !

Varon—Mon capit..

Le Capitaine—Ça n'est pas encore assez ? Ah ca, mais dites donc, Varon ? Il me semble que